

Et si

L'heure approche mais des souvenirs tournent dans la tête de Margot ; des flambeaux dans la nuit, des cris, les mains frappent contre les grillages de chantier le long de la rue et le bruit envahit le cortège, les mains levées claquent en rythme : « Siamo tutte antifasciste ! »

L'heure approche et Margot devrait partir mais des images du passé défilent sur sa rétine et elle n'arrive plus à bouger ; les corps avancent, collés les uns aux autres. Les femmes qui se sont rassemblées pour affirmer leurs droits rient et braillent. Les phrases et les slogans fusent et claquent. Ce soir-là, les rues traversées leur appartiennent ; les corps avancent et la statue de la Place de la République se dessine au loin.

L'heure approche mais les souvenirs figent Margot sur place ; les corps sont empêchés d'avancer : « Nous sommes fortes, nous sommes fières ... » Les casques et les boucliers se resserrent. « ... et féministes et radicales... » Les matraques brillent dans l'obscurité. « ... et en colère ! » La gorge brûle et les yeux pleurent.

L'heure approche, mais les CRS encerclent les dernières manifestantes, les autres se sont dispersées ; des cheveux sont tirés, des ventres plaqués au sol : « Tu rigoles moins

maintenant sale pute ! » Margot court dans les souterrains de la station de métro avec quelques autres personnes, des CRS les poursuivent, elle dévale des escaliers ; le quai ; une rame de métro ; les portes se referment. République disparaît. Le cœur bat vite, trop vite.

L'heure approche et Margot a peur. Ces réminiscences ont ouvert la voie à une inquiétude sourde qu'elle avait jusque-là réussi à ignorer ; elle reste sur le pas de la porte. Son téléphone sonne : À quelle heure arrive-t-elle ? Hésitation, balbutiements. On l'attend de pied ferme à la sortie du métro. Elle a dit qu'elle viendrait, elle ne peut pas se dédire. Margot raccroche. Elle sera là dans une quarantaine de minutes. Margot se fait violence et claque la porte de chez elle, fort, un peu trop fort. Le début de la manifestation était prévu à 15h30 sur la Place de la République, elle y sera à 16h15.

À la sortie du métro, tout un groupe l'attend : des ami·e·s, jeunes, la vingtaine ; beaucoup sont encore étudiant·e·s, en lettres, en sociologie, en philosophie, d'autres sont en école de théâtre ou d'art. L'accueil chaleureux qui lui est réservé et la joie de retrouver ces personnes que, pour certaines, elle n'a pas vues depuis longtemps, font disparaître les images qui l'ont clouée sur le pas de sa porte et celles qui ont ressurgit sur le trajet. Des images filmées cette fois, qui apparaissent régulièrement sur son fil d'actualité Facebook et qui se sont ancrées dans sa mémoire : coups de

matraques, flashball, visages balafrés, œil crevé, main arrachée. L'énergie qui se dégage du groupe d'ami·e·s force le flux d'images à passer au second plan ; malgré la bruine et le froid rugueux de ce début de mois d'octobre, ça discute, ça braille, ça fuse et ça claque sur la Place de la République et les images qui la paralysent passent en sourdine.

Les minutes s'écoulent et à 16h45 le rassemblement est toujours sur la place ; les manifestant·e·s continuent de discuter et de brailler, mais peut-être un peu moins. Margot et quelques autres sont parti·e·s en quête d'informations, et la réponse est sortie de la bouche d'un homme avec un brassard « Union syndicale solidaire » : « C'est toujours la même chose ; il faut attendre ; les cars de CRS en tête de cortège n'ont pas encore bougé, on ne peut pas encore avancer. Ils font tout le temps le coup ! »

Retour au groupe, partage des informations, ça fuse et ça claque ; c'est vrai que c'est toujours la même chose, enfin au moins depuis le 05 décembre 2019 et ses 65 000-selon-la-police, 250 000-selon-la-CGT manifestant·e·s sur la Place de la République.

À 17h le monde finit par bouger : soupirs de soulagement. Fin temporaire du piétinement, « AntiAntiCapitalistesHA » et la bruine continue de bruiner.

À 17h30 la voix des uns répond à celle des autres, les slogans fusent et claquent, mais il fait froid et l'eau commence à s'immiscer sous les manteaux.

À 18h nouveau temps mort, pause : les pieds et les hanches s'alourdissent, la pluie plaque les cheveux contre le front et les tempes. La cause du retour à l'immobilité reste hors-champ mais elle est dans toutes les bouches. Toujours les cars de police devant. Au milieu de ce cortège à l'arrêt, Margot ne peut plus ignorer la présence du cordon de CRS mobiles qui encadre méticuleusement le cortège, ni celle des barricades qui barrent l'accès aux grands axes de circulation adjacents. Tous ces signaux qui laissent entendre aux manifestant·e·s qu'elles ne pourront faire autrement que de marcher au pas. Sagement. « Vous marchez parce que nous le voulons bien. » Au milieu de la foule masquée en raison des mesures sanitaires, Margot a l'impression de participer à une grande mascarade, un bien triste carnaval.

À 18h15 le mouvement reprend mais ça claque vraiment moins. Margot a froid ; la bruine ruisselle maintenant dans son dos et elle ne sent plus ses doigts. L'euphorie des retrouvailles est passée, les slogans s'affaissent, les rires se tassent et elle sent que la ritournelle inquiétante des images intérieures risque à tout moment de rejaillir.

Mais soudain, alors que tout son corps lui demande du répit, alors qu'elle se sent de plus en plus piégée au sein de ce cortège qui avance péniblement, alors que la peur

commence à s'emparer de son cerveau et de son estomac, un bourdonnement passe à côté de son oreille, une lueur passe devant ses yeux : le monde change, les membres se réchauffent, les enjambées se font plus grandes, les bras s'agitent, le torse se penche vers l'avant. Et un, et deux, et trois... Margot court.

Margot court et poursuit le son étrange et la petite lumière qui l'ont frôlée et qui s'éloignent déjà.

Margot court parce que la luciole virevolte autour des manifestant·e·s et qu'au passage de ce minuscule être de lumière, leurs corps se figent. Margot court parce que la luciole est passée et qu'avec elle le monde s'est arrêté, la pluie a cessé, le groupe s'est effacé, et la pancarte brandie à bout de bras, en tombant, s'est démantelée :

INTERMI

PRÉCA

TTENCE

CHÔ

RITÉ

ÇA VA

MAGE

PÉTER

Margot court parce qu'au moment où la luciole l'a effleurée, elle a entendu une voix lointaine teintée d'un léger grésillement. Une voix qui ressemblait à celles qui s'échappent de vieux postes de radio que l'on n'arrive jamais à mettre sur la bonne fréquence, dont le son n'est jamais net. Cette voix s'est éloignée en même temps que l'être de lumière, si bien que Margot a associé le corps à la voix. Margot court parce que ces mots qu'elle croit être ceux de la luciole, la saisissent mais qu'ils s'éloignent vite, trop vite. *Au début des années 1960, à cause de la pollution nous avons commencé à disparaître.* Et les mots se gravent dans l'esprit de Margot. *Après quelques années, nous n'étions plus.* Et elle ne peut s'en défaire. *Mais personne ne s'en est rendu compte.* Et il n'y a plus qu'eux qui existent. Pendant qu'elle court, les mots tournent en boucle dans sa tête et bourdonnent dans tout son être ; elle n'entend plus qu'eux. *Au commencement, il y a : toi, toi et toi ; une sombre colère et une sombre lumière.* Elle ne connaît plus que ces mots qui sont devenus en un instant son seul vocabulaire. Ils l'obnubilent, elle ne voit plus qu'eux qui se dessinent en lettres de lumière clignotante dans son cerveau. *Dans ma nuit, il y a : vous, vos corps et vos cris qui, en elle, entrez tout entiers, tout entières.* Elle ne goûte plus qu'eux, elle les mâche, les avale et les déglutit. Ils deviennent son souffle et son cœur ne pulse plus que pour que ce seul message se transmette dans tout son corps, dans tous ses pores, qu'il innerve l'entièreté de son

être. *Au commencement, il y a nous et une revanche à prendre.*

Margot court parce qu'elle s'est sentie immédiatement liée à cette minuscule source de lumière et de chaleur mobile. Elle court, parce que l'étrangeté de ce petit point lumineux l'hypnotise et parce qu'à tout moment elle manque de le perdre de vue : un clignement trop long des paupières, la vision qui se trouble à force d'être concentrée, un écart contraint par la présence d'un obstacle imprévu, et la luciole risque de disparaître. Et cette peur fait vite battre son cœur, vite, trop vite.

Margot court parce que la luciole est belle et parce que c'est la première fois qu'elle en voit une. Ce corps de lumière insaisissable la séduit car il est une forme neuve qui vient se superposer au mot connu et rêvé ; une nouvelle image qui lui permet d'associer une forme à l'idée qu'elle se faisait de ces êtres luminescents qui, quoiqu'elle n'en ait jamais vu, la fascinent depuis qu'elle a découvert, par hasard, une lettre de Pier Paolo Pasolini. Cette fascination pour la luciole, c'est comme si Margot l'avait volée ; volée à ce poète qu'elle admire et qui, bien avant elle, a envié aux lucioles leur éclat et leur envol. Cette fascination, Margot l'a dérobée à cet artiste à qui le volètement hypnotique de ces corps infimes a, un jour, donné envie de danser nu en l'honneur de la lumière. À l'enivrement de la course, se mêle l'ivresse de

ressentir la même joie que celle éprouvée par le poète face au ballet des *luciole*.

Margot court parce que le rayonnement de la luciole est beau. Elle aime cette tache infime qui produit une lumière à la fois fulgurante et fragile. Cette lueur qui ne supporte pas les lumières artificielles de la ville et qui disparaît subitement lorsqu'elle passe sous les faisceaux des lampadaires. Cette lueur qui éclate quand, l'espace d'un instant, elle révèle des bouts de peau et des parcelles de visages, Margot l'admire. Cette lueur qui semble provenir d'un corps fébrile luttant pour la produire et la préserver, fait surgir des figures fugitives et irréelles que dans sa course la jeune femme ne peut que saisir au vol, qui ont à peine le temps de s'imprimer sur sa rétine avant de disparaître et d'être remplacées par d'autres images.

La luciole passe et apparaissent des gouttes de pluie qui perlent les cheveux, des yeux brillants et l'arête d'un nez coincé entre un bonnet et un masque, les veines gonflées de la gorge d'un homme qui chante, des poings levés. Margot court.

La luciole brille et se révèlent les commissures de lèvres tendues à l'extrême d'une femme qui crie, les bandes réfléchissantes d'un gilet de sécurité, l'auvent en plastique d'une poussette, des lunettes embuées. Margot court.

La luciole scintille et voilà des banderoles qui sortent de la pénombre : « L'art est public », « Fin aux vaseux communicants », « La culture mise à mort ». Margot court.

Margot court et ces nouvelles images se placent à côté de celles qui, quelques instants plus tôt, ont fait monter la peur en elle. Ces furtives apparitions lui révèlent une nouvelle ligne mélodique qui vient compléter la ritournelle des images de violences policières. Un nouveau refrain qui fait contrepoids et d'où ressurgit la raison d'être de ce cortège : tout à l'heure la Place de la République était pleine parce que le 03 octobre 2020, la précarisation ça parle. Ça parle aux étudiant·e·s, aux chômeurs et aux chômeuses, à l'Hôpital, aux intermittent·e·s du spectacle, aux profs, aux PME, à la classe moyenne, aux personnes les plus précaires dont la précarité se précarise de façon exponentielle ces derniers temps. La précarisation a rempli la Place de la République quelques heures plus tôt et la beauté des images éclairées par la luciole rappelle à Margot leur absolue nécessité.

La gorge de Margot brûle mais devant elle la luciole inlassablement répète ces paroles qui la harponnent et la forcent à poursuivre sa course, des paroles qui semblent, elles aussi, être proférées au prix d'une pénible concentration de forces. Des phrases lumineuses ânonnées dans un souffle haché à peine perceptible qui répond à la respiration courte de Margot. Le sang bat dans ses tempes, elle souffle, la luciole aussi et bientôt les deux halètements

s'entremêlent dans son esprit, bientôt Margot ne sait plus de qui provient cet essoufflement entrecoupé de mots.

Suivez-moi tant que je suis là !

Le corps et la respiration s'emballent, il faut rattraper la luciole absolument, absolument la rejoindre, voir ce qu'elle veut montrer avant qu'elle ne disparaisse, mais le cœur bat trop fort dans la poitrine, les muscles deviennent douloureux. Soudain, comme si elle l'avait compris, la luciole ralentit, elle s'immobilise presque au loin. Margot est parcourue d'un frisson d'excitation ; la distance entre elle et l'infime lumière diminue. Une fois passé le camion « Lutte ouvrière » qui se dessine devant elle, il ne lui restera plus que quelques enjambées. Margot court et se rapproche inexorablement, le camion est maintenant dans son dos. Cependant là, devant elle, les groupes de manifestant·e·s immobilisés se font plus compacts ; les statues piétinent, se resserrent, s'agglutinent. Chacune d'entre elles devient un obstacle à l'avancée de Margot qui doit jouer des coudes, pousser les corps figés, se glisser dans des interstices ; le souvenir d'une voix qui lui semble très lointaine ressurgit alors en elle : « C'est toujours là même chose. Il faut attendre. Ils font toujours le coup. » La jeune femme se rend compte qu'elle est arrivée en tête de cortège et que les lignes des manifestant·e·s se sont resserrées parce qu'elles attendent, parce que le cortège est bloqué. La luciole est tout

près maintenant mais brusquement elle s'engage dans une rue perpendiculaire et Margot se précipite à sa poursuite.

Là, l'attend une image qui la surprend ; droit devant elle, un mur de boucliers, une paroi fermée munie d'une seule étroite ouverture. Droit devant elle un CRS, stoïque, froid, les yeux fixés dans le vide, filme avec une caméra minuscule, qui émet une petite lumière rouge qui clignote. En face de cette ligne, tournant le dos à Margot, une foule qui se presse, des poings levés, des bouches qui crient et qui chantent. Entre les deux lignes, une bande de bitume gris et triste et au milieu une silhouette auréolée d'une autre lumière clignotante ; celle de la luciole.

Margot court ; la luciole tournoie autour de cette silhouette qui se fait de plus en plus précise. De loin, elle a cru qu'il s'agissait d'un enfant, mais en se rapprochant, elle a compris que le personnage dont les traits lui apparaissent de plus en plus précisément était, en réalité, une vieille femme d'une petitesse étonnante au dos légèrement voûté et aux cheveux d'un blanc irisé. Margot court et la vieille femme n'est plus qu'à quelques mètres.

Mais, alors qu'elle croit arriver à son but, ses membres qu'elle pensait, quelques instants plus tôt, ne pas réussir à arrêter dans leur élan, deviennent lourds ; l'air qu'elle brassait sans difficulté se solidifie, une force invisible la contraint à garder ses distances vis-à-vis de la luciole qui éclaire la femme inconnue. Ses mouvements ralentissent,

chacun d'eux lui demande un effort considérable, son corps exige qu'elle lui accorde toute sa concentration. Alors pour la première fois depuis qu'elle a commencé à courir, elle quitte des yeux l'être luminescent pour se concentrer sur ses propres gestes ; sur sa jambe gauche qui, avec difficulté, dépasse sa jambe droite ; sur ses bras qui tentent de fendre l'air afin d'opérer ce mouvement de balancier nécessaire à la course. Bientôt le béton mouillé, qui dans la nuit naissante ressemble à une mer noire et inhospitalière, devient son seul horizon. Elle doit se rendre à l'évidence, dans quelques instants, elle ne pourra plus bouger. Plus bouger du tout. Une peur la saisit, elle se dit qu'elle va se transformer en statue comme les autres manifestant·e·s, qu'elle va être fixée sur place, que dans un instant, son cou va se bloquer et qu'elle sera condamnée à ne plus voir que cette étendue de macadam étoilée de chewing-gums. Alors dans un dernier effort, elle relève la tête et son regard se perd dans de grands yeux d'un bleu étonnant qui la fixent.

Les yeux appartiennent à un visage à la peau mate parsemée de taches brunes et sur laquelle les rides tracent de larges sillons et de petites rigoles entre les sourcils, autour des yeux et aux coins de la bouche ; un visage encadré de cheveux d'un blanc trop blanc. Un visage paysage d'une beauté peu commune sur lequel passent des ombres qui le rendent tantôt doux, tantôt froid ; qui tantôt le rajeunissent, tantôt le vieillissent. Un visage qui en contient mille autres.

Ces effets de lumière rappellent à Margot l'objet premier de sa course : la luciole devrait être là, au-dessus de ce corps et de ce visage qui lui font face. Mais elle a beau conjuguer tous ses efforts, ses yeux ne peuvent plus bouger et son regard reste rivé à celui de la vieille femme. Une nouvelle fois Margot se retrouve figée, tout entière figée par une image.

Mais doucement, alors que les yeux d'un bleu dans lequel on se perd la fixent toujours, la bouche s'entrouvre et laisse passer un souffle calme puis une voix. Cette fois-ci, le tableau qui s'est imposé à Margot parle et raisonne, cette fois-ci une voix s'élève de l'image et raconte ; elle raconte qu'au commencement de l'histoire était un « si », qu'un jour un enfant naquit et que « si » fut son premier babil. Ce « si » annonçait de grandes choses, une force de caractère qui ne pouvait être que profitable parce que savoir dire « si », c'est savoir dire : « je peux malgré tout » ; la volonté humaine règne ; quand on veut, on peut ; *Yes We Can*. Et alors face à ce « si » les parents de l'Enfant virent se dresser des marées humaines, une foule unanime de corps hurlants, sidérée par la force de frappe de ce « si » sonnante et trébuchant.

La voix qui s'élève a surpris Margot car elle est dotée du même grésillement lointain que celle de la luciole si bien que Margot ne peut s'empêcher de se dire que l'être luminescent qu'elle a suivi jusque-là et la femme qui s'adresse à elle, sont les deux faces d'une même pièce. Cependant si le timbre de

la voix est identique, la langue, elle, n'est pas la même : ni le registre, ni l'adresse ne correspondent.

La voix a surpris Margot car elle est posée, calme, la fièvre a disparu et c'est comme si cette image l'obligeait à rester immobile pour qu'elle prenne le temps de comprendre la logique de ces phrases qui coulent à flots.

Quelques années après la naissance de l'Enfant, le « si » miraculeux est devenu un calvaire car, toujours, quand le « non » sort de la bouche d'un autre, le « s » monte inéluctablement dans sa gorge, poursuivi par le « i » qu'elle ne peut s'empêcher de régurgiter. L'Enfant vomit les « si ». Il faut trouver comment réussir à faire taire, à tarir ce « si » qui dégouline, qui suinte de sa bouche. L'Enfant est malade et ses parents l'ont emmenée chez le psychiatre parce qu'il faut parler, faire parler la langue pour comprendre, analyser, décortiquer les causes de ce « si », pour qu'enfin il disparaisse. Mais le souci c'est que le « si » miracle-calvaire est à la source de tout, il n'y a pas d'avant le « si », il est le Premier Mot, le grand Tout, la clef de voûte de la Création de l'Enfant. Le « si » est sa Lumière parce que le « si » est son *fiat lux*. Et si le « si » ne sort pas, la lumière reste en elle et la consume à petit feu. Dire non au « si » c'est dire non à la continuation de l'histoire, c'est forcer le point final, écrire « The End » à la fin du premier chapitre.

Doucement, lentement, alors que tout son corps et son attention sont tendus vers les mots prononcés par la vieille

femme, Margot sent monter en elle une chaleur nouvelle. Une chaleur qui part de ses pieds qui ont pris racine et qui remonte le long de ses membres.

Dire non au « si », c'est refuser le possible et le meilleur des mondes, refuser la fable du futur, refuser la fable tout court. Sans le « si » il n'y a plus que le présent. Lui refuser le « si » c'est plonger l'Enfant dans une nuit qui lui brûle les ailes. Si l'on dit non à son « si », la lumière qui soudait les plumes entre elles se dissout, les plumes se détachent une à une et L'Enfant tombe et chute.

La chaleur court le long des jambes et des hanches de Margot, remonte dans le ventre, caresse la poitrine encore soulevée par le souffle court de la course et suspendu par le regard bleu de la vieille femme.

L'Enfant chute et le psychiatre n'y peut rien ; elle et lui ne parlent pas le même langage. Elle chute pendant que le psychiatre explique : Le SGT pour les profanes et les incultes : « Syndrôme de Gilles de la Tourette ». Le « Syndrôme de Gilles de la Tourette » pour les profanes et les incultes est un trouble neurologique caractérisé par des tics moteurs et vocaux qui a d'abord été considéré comme une maladie neuropsychiatrique rare et associée à la production de mots obscènes (coprolalie). L'Enfant souffre donc de coprolalie, elle coprolale, SI est un gros mot. SI est interdit.

La chaleur passe dans les cordes vocales.

L'Enfant et le psychiatre avancent tous les deux sur deux lignes parallèles qui jamais ne se croiseront. Aucune connivence entre la pensée de l'une et les paroles de l'autre. La bouche du psychiatre, face à la sienne, continue de parler et L'Enfant voudrait pouvoir arrêter le flot continu de paroles, enrayer le mécanisme du moulin, coudre cette bouche qui rend coupable son « si ».

La vieille femme a fini son récit, Margot en est certaine ; la bouche de la vieille femme vient de prononcer son dernier « si » ; la bouche lentement se ferme et la chaleur se love dans la rétine de Margot. La vieille femme a parlé et une nouvelle étincelle l'a parcourue ; Margot brûle d'avoir fait siennes ces phrases.

La vieille femme a parlé et chaque mot prononcé a profondément résonné dans son corps figé ; comme si l'affrontement des deux lignes d'individus entre lesquelles il s'est retrouvé immobilisé et le dialogue impossible entre le psychiatre et L'Enfant, racontaient la même histoire ; celle de deux entités qui ne se comprennent pas et qui ne veulent ni ne peuvent parler la même langue. La vieille femme a parlé et c'est comme si la barrière de boucliers et le « non » imposé à l'Enfant, comme si les slogans des manifestant·e·s quelques fois élimés à force d'avoir trop servis et le « si » miracle-calvaire, étaient synonymes.

La vieille femme a parlé et Margot se dit que sans ce « si » il n'y a plus que la pluie qui s'infiltré au travers des

manteaux, qui se glisse entre les mailles des vêtements jusqu'à la peau. Sans ce « si » il n'y a plus que le piétinement et la fatigue de l'attente. Sans ce « si » il n'y a plus que la précarité, le chômage et « la culture mise à mort ». Sans ce « si » il n'y a plus que la ritournelle des images qui tétanisent. Le « si » refuse la médiocrité du présent et dit non à la résignation. Il dit non au « non ». Le « si » braille, fuse et claque.

La vieille femme a parlé et Margot voit maintenant plus clairement la scène qui s'est présentée à elle quand elle est entrée dans cette rue adjacente à la poursuite de la luciole ; elle en reconnaît les codes. Dans les corps des manifestant·e·s, elle voit à la fois l'envie d'avancer et la peur suscitée par les armes des hommes et femmes en face. Elle voit aussi que les rangs de CRS viennent de se mettre en position, ils viennent peut-être même juste d'arriver.

Margot voit et comprend qu'il s'agit d'une tentative de manifestation sauvage, une partie des manifestant·e·s a décidé de sortir du tracé officiel du cortège pour crier sa colère et ses revendications dans d'autres rues ; les CRS ont compris, un peu tard ce qu'il se passait et se sont dépêchés de venir faire barrage. Margot sait que ces tentatives improvisées ne sont presque jamais fructueuses ; la répression et la panique arrive toujours trop vite, la gorge et les yeux se mettent toujours trop vite à brûler. Alors que cette pensée la traverse, la voix retentit à nouveau et la sort

de sa réflexion : « Regarde mieux. » Et à ces mots les yeux de Margot qui étaient toujours rivés à ceux de la vieille femme retrouvent leur liberté de mouvement et son regard se déplace vers les CRS.

Les rangs des CRS ne sont pas aussi denses qu'il y paraît, pense-t-elle à nouveau.

« Oui. Et ? », dit la vieille femme.

Et puis, leur ligne ne s'étend pas sur toute la largeur de la rue, pas encore.

« Oui. Et ? »

Il y a plus de manifestant·e·s que de CRS.

« Oui. Et ? »

Elles pourraient tenter de franchir l'écran de bouclier, il y a une seule ligne à franchir, les renforts ne sont pas encore arrivés.

« Oui. »

La vieille femme sourit et lentement se met en marche. Margot l'observe s'éloigner et cherche du regard le point lumineux qui l'éclairait quelques minutes plus tôt, mais elle a beau scruter l'obscurité, il semble avoir disparu. Des ombres brusques continuent toutefois de passer sur le visage ridé qui rappellent le voilement fébrile et la lumière incertaine, comme si passait sur ce visage leur souvenir.

Alors que l'étrange personnage s'en va, les phrases qui ont subjugué Margot continuent de résonner. La vieille femme lui tourne le dos. *Au commencement, il y a : toi, toi et*

toi ; une sombre colère et une sombre lumière. Elle avance en direction de l'écran d'hommes et de femmes armé·e·s. Dans ma nuit, il y a : vous, vos corps et vos cris qui, en elle, entrez tout entiers, toutes entières. Arrivée juste en face, elle le longe, passe sur l'un de ses côtés et disparaît derrière lui. Au commencement, il y a nous et une revanche à prendre. Au même moment, les cris retentissent à nouveau, les corps se remettent en mouvement, le monde change, le monde bouge et un... et deux... et trois... Margot court.

Margot court et avec elle la foule s'est élancée, la pluie a cessé et la ligne de boucliers, tendue à bout de bras, s'est démantelée.

LI

PO

CE

Anouk Schavelzon, 19 avril 2021